Marlène Tissot

Voix sans issue

Du même auteur

Mailles à l'envers, roman, Lunatique, 2012
Sous les fleurs de la tapisserie, poésie, Le Citron gare, 2013, Prix Copo
J'emmerde…, poésie, Gros texte, 2014
Le Poids du monde, nouvelle, Lunatique, 2014
Histoires (presque) vraies, poésie, Le Pédalo Ivre, 2015
Lame de fond, poésie, La Boucherie littéraire, 2016
Différente, nouvelle, 15K, 2018, Prix France Culture de la nouvelle audio
J'emmerde… encore, poésie, Gros texte, 2018
Un jour, j'ai pas dormi de la nuit, poésie, La Boucherie littéraire, 2018
Amnésies, poésie, La Boucherie littéraire, 2019

Lecture en tête à Laval a accompagné l'auteur de cet ouvrage par une résidence d'écriture

ISBN : 979-10-307-0347-4

© Éditions Au diable vauvert, 2020

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

« L'important n'est pas ce qu'on a fait de moi ;
mais ce que je fais moi-même de ce qu'on a fait de moi. »

Jean-Paul Sartre

Partie 1

« Je suis habitée par un cri.
Chaque nuit il sort, les ailes battantes. »
Sylvia Plath – *Orme,* in *Ariel*

Mary

Papa me balance dans la piscine. L'eau est froide et pleine de gosses. Ils s'amusent. Moi pas. Je tente de rejoindre le bord en agitant mes bras et mes jambes. Papa se moque.

« Tu nages comme un petit crapaud ! »

Personne ne peut se douter. On dirait un père normal.

Il plonge juste à côté de moi, m'éclabousse la figure. Ça fait des vagues. Je bois la tasse. Il agrippe mes jambes sous l'eau et me tire vers le fond. Je me débats, parviens de justesse à lui glisser des mains et rejoindre le bord. Quand je grimpe à l'échelle, il s'accroche à mon maillot. Tout le monde voit mes fesses, les gens rient, papa aussi. « Oh, la lune en plein jour ! »

Personne ne peut se douter. On dirait un père normal, ou presque.

Je m'assois sur un banc en face du siège du maître-nageur et tente de lui envoyer des SOS avec mes yeux. De grands gestes de paupières. Silence écarquillé. Le type s'en fiche, ne me remarque même pas, continue d'observer au loin, comme s'il n'était pas dans une piscine, mais sur une plage immense. Comme si un requin menaçait d'arriver d'un instant à l'autre pour dévorer les nageurs.

Papa est de retour. Mon requin, c'est lui. Personne ne le sait, personne n'a peur de ses dents. Le vrai danger, c'est ses mains.

« Viens, on va jouer. » il dit. Je secoue la tête. « Allez, viens, arrête de bouder ! » Je secoue la tête encore une fois, alors il me soulève et me jette dans l'eau. Je remonte à la surface. Je crache, rejoins l'échelle, grimpe sur le bord. Papa m'attend. Il me soulève et me jette dans l'eau. Je nage, reviens, grimpe sur le bord. Il me soulève, me jette. Je grimpe. Il me soulève. Je n'arrive plus à lutter. Envol et chute. Un plat sur le dos. Ça claque. Je coule. Tout tourne, je suis un vêtement dans le ventre d'une machine à laver. Coincée derrière le hublot. Prisonnière de la piscine. Mes yeux brûlent. Panique. Je vais me noyer. L'eau gagne du terrain, elle entre partout. Dans mon nez, mes oreilles, ma bouche. Je me laisse aller. Sombrer. J'ai mal, ma poitrine va exploser.

Il faut remonter, nage

Je n'y arrive pas.

Essaie encore

Je me réveille en sursaut, en apnée.

Les draps sont humides. J'ai dû transpirer, pleurer et peut-être même pisser au lit, comme à chaque fois que je rêve de papa.

Le réveil n'a pas eu le temps de sonner. Le cauchemar est déclaré vainqueur au jeu de qui me sortira le premier du sommeil. Parfois, dormir m'épuise. Il faudrait un interrupteur pour éteindre la tête. Laisser la matière grise se dégriser un peu.

Le lisse du carrelage sous mes pieds fait ce drôle de bruit humide, comme au bord des piscines. J'enfile des chaussettes et ouvre grand la fenêtre pour chasser les miasmes de ce foutu rêve. Le rideau se soulève. Courant d'air frais. Reprendre mon souffle. Reprendre pied. Je sais nager, je ne suis plus une gamine. Papa est loin. Dehors, le ciel baille entre ses plis de nuages. Je cherche le bleu sous ses paupières, lui quémande quelques rayons de soleil.

Pas de douche, pas tout de suite. L'eau, il y en a eu assez sur ma peau cette nuit. J'en verse juste un peu dans une casserole, allume le feu, guette les premiers frémissements. Deux belles pincées d'Earl Grey. Laisser infuser en flairant la vapeur de bergamote. Il y a quelque chose d'apaisant, de souriant, dans cette odeur. Il m'arrive d'ouvrir la boite de thé, renifler son contenu à pleins poumons. Édouard cherche une explication à cela. Pourquoi devrait-il y en avoir une ? Lorsqu'il insiste, je hausse les épaules.

Tout ce que je souhaite c'est qu'il m'aide à me débarrasser des voix dans ma tête. « Nous y travaillons, ne vous en faites pas. »

Il m'a prévenu que ce serait long. Parfois, il pose des questions qui me semblent sans importance, cherche à retracer la cartographie d'évènements déclencheurs. Je lui raconte ce que je peux. Ce dont je me souviens. Sans tenir compte de la chronologie.

Il y a des voix qui me parlent. Qui parlent parfois de moi comme si je n'étais pas là.

J'avais environ six ans la première fois que c'est arrivé. À cette époque, il n'y avait qu'une voix. Elle ressemblait à une amie invisible avec laquelle jouer. Je faisais les gestes pour elle. On enfilait des tas de vêtements sur ma poupée, les uns par-dessus les autres. Elle prétendait que si on en superposait suffisamment, on ne pourrait plus jamais la déshabiller. On ne pourrait plus jamais voir les trous de ciseaux que j'avais faits dans le tissu de son ventre et que maman avait recousus.

Je me sentais moins seule, avec elle. Puis j'ai grandi et les choses ont pris une autre forme, plus abstraite, plus violente. D'autres voix sont venues. Nombreuses et violentes. Elles me faisaient faire n'importe quoi. Les gestes m'échappaient. Tout débordait.

Les voix hurlaient et ordonnaient.

Détruis tout
Il faut du bruit et des dégâts

On ne peut pas toujours contenir les douleurs dans un bocal de silence

Un matin, j'ai obéi. Perchée sur un tabouret, dans la petite cuisine, j'ai ouvert le placard. Maman était partie faire des commissions. Papa travaillait. J'ai tendu le bras vers la vaisselle. Une assiette après l'autre, un verre après l'autre. Puis les tasses et la cruche et le saladier.

Tout y est passé. Je les regardais se transformer en petits morceaux tranchants sur le carrelage. J'obéissais aux voix, j'écoutais la musique du fracas, comme si ce vacarme comblait la béance de mes blessures. J'ai continué jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans le buffet et que je puisse enfin y entreposer mes cris. J'avais besoin d'un peu de place, un peu de silence à l'intérieur de moi.

Il n'y avait jamais de silence. Toujours, les voix revenaient.

Attention !
Elle arrive
Ça va coûter cher, ces pots cassés
La vaisselle brisée dans ton ventre
Tu vas tout avaler et te taire

Par la fenêtre, j'ai vu maman qui revenait. Elle allait être folle de rage. J'avais conscience que mes gestes étaient vains, que briser est toujours inutile, qu'on ne reconstruit pas sur les décombres. Il aurait sans doute suffi de parler à quelqu'un ou même juste m'en aller. Mais ma bouche avait perdu ses mots et mes jambes tremblaient trop, incapables d'avancer.

Alors j'ai laissé tomber le dernier plat et la porte d'entrée s'est ouverte.

Seuls les objets sont innocents et ce sont eux que l'on brise en premier
Les objets ou les innocents ?
Les deux !
Les deux, bien entendu…

Les voix étaient dedans. Je me multipliais à l'intérieur de ma peau. Je devenais nombreuse, une armada de moi. Un bataillon de soldats de plomb incapable de tenir tête à l'ennemi.

Le temps a passé. Les voix sont restées. Puis mon chemin a croisé celui d'Édouard. Il m'aide. C'est son métier. Je suis grande, maintenant, mais seulement en apparence. Pour le reste, on n'a pas encore trouvé le remède. Édouard me demande d'être patiente. J'essaie.

Le sucre se dissout dans la tasse. Le beurre fond sur mes tartines grillées. Les restes du cauchemar disparaissent avec lui dans les cratères de la mie de pain. Et, dans la chambre, le réveil se décide enfin à donner l'alarme, l'air presque étonné de ne pas me trouver sur l'oreiller. Tout à l'heure j'entrerai *Chez Luigi*. J'enfilerai ma blouse élégante et mon sourire professionnel. Il faut respecter le standing de l'enseigne. C'est le plus ancien et le plus prestigieux salon de coiffure-homme de la ville, paraît-il. Thomas m'a dégoté ce job quand le *Peigne d'or* a dû fermer après la démolition de l'usine

voisine. Les ouvriers représentaient la majeure partie de la clientèle. Le patron a tenu trois mois sans eux avant de baisser les bras. J'aimais beaucoup ce salon et les messieurs fatigués qui y venaient en quittant le travail. Ils n'avaient pas besoin de demander, nous savions ce qu'ils attendaient. « La même chose, en plus court ». Leurs cheveux rêches, poudrés de plâtre, leurs sourires lents, les gestes engourdis par des tâches répétitives et ingrates.

Je n'ai jamais vu Thomas sale, ni fatigué. Son sourire surgissait comme un diable de sa boîte, une petite mécanique huilée qu'il semblait entretenir à la perfection. Je l'ai rencontré par hasard, en rentrant à pied un soir de grève des transports. Il a fait arrêter son taxi.

« Montez, je vous dépose. Ce quartier est un véritable coupe-gorge !

— Vraiment ? Je n'avais pas remarqué. »

Il a ri, comme si je venais de lui sortir la meilleure blague de l'année. J'étais juste sincère. Jamais je ne me suis sentie en danger dans ces rues-là. Les gens y sont pauvres, pas dangereux.

Nous nous sommes fréquentés quelque temps. Thomas m'invitait. Restaurants à nappes blanches, théâtres, cinémas, caves à vin où l'on sirotait de grands crus dans des verres de la taille d'un bocal à poisson. Son monde ne m'impressionnait pas autant qu'il l'espérait. Je devinais ce qu'il cachait. Je savais ce que Thomas attendait de moi. La même chose que les autres. Quel que soit le milieu dont ils viennent, j'ai

toujours eu l'impression que les hommes se ressemblaient dans leurs manières. Ils offrent des dîners, des belles paroles, de la douceur, des attentions, un job bien payé dans un salon de coiffure huppé. Ils font en sorte de *mériter*. Ils rassurent, ils cajolent. Mais on dirait qu'ils calculent, monnayent le droit de franchir la porte des vêtements, celle qui mène au secret enfermé dans le ventre des femmes. Le mien est sous scellés. Personne n'y a accès. De toute manière, les clés ont disparu.

Au *Peigne d'or*, les sièges étaient en plastique et le faux plafond percé de néons. *Chez Luigi*, les fauteuils sont en cuir et le sol imitation marbre. Les rasoirs ont un manche en écaille et les flacons bien alignés brillent sous les lustres en cristal. Les miroirs encadrés de dorures transforment le reflet des clients en tableaux de musée. Un vaste sofa installé dans l'angle permet de patienter avec un café, de la musique douce, des livres d'art et des revues de croisières. Tout a l'air précieux, ici. Même les employées semblent découpées dans les pages d'un magazine de mode. Je me demande parfois ce que je fous là. Pas assez colorée, décorée. Mon apparence m'indiffère. Elsa s'agace certains matins en me voyant arriver. Elle me traîne au vestiaire avant la venue des premiers clients, me barbouille de rose, de bleu, de nacre. Le mascara, c'est hors de question. Je le lui ai interdit. « On dirait une gamine capricieuse ! » Elle soupire. « On dirait une gamine tout court » ajoute Catherine en souriant. Réfréner mon envie de

hurler. Je ne veux plus être une gamine. Jamais. Je ne veux pas être une femme non plus. Édouard prétend que je finirai par trouver l'équilibre entre les deux. Je me moque de l'équilibre. Il n'y a pas d'équilibre. Pas de frontière. Ni femme, ni fillette. Pas homme non plus. Je veux juste être une personne. Ça devrait être possible, n'est-ce pas ?

Je suis devenue coiffeuse par hasard. Au pensionnat.

Une idée de maman. La pension, pas la coiffure. Elle m'a annoncé ça un matin d'été. Je venais d'avoir quatorze ans. Papa a semblé aussi surpris que moi. Quand septembre est arrivé, j'ai pris le train avec des cahiers neufs et un uniforme bleu marine. C'était la règle. Toutes les élèves affublées du même habit. Ç'avait un côté rassurant. Je me sentais comme tout le monde. Presque normale. Personne ne savait rien de moi ni de ce qu'il se passait à la maison. J'ai commencé à me faire des amies. Mais les amies, ça pose des questions. Je n'ai pas eu le choix. Il a fallu mentir. Inventer un nouveau moi. C'est vite devenu une habitude. Mon imagination n'avait pas de limite. La vérité, c'est très facile à déguiser. Je ne voyais pas ce qu'il y avait de mal à ça.

Quand la fin de l'année scolaire est arrivée, j'étais différente, mais rien n'avait changé à la maison. Je suis rentrée pour l'été. Tout me semblait laid et étriqué. L'uniforme me manquait. Mes amies et mes mensonges aussi. Je me souviens que les premiers jours, papa évitait mon regard. Il ne disait pas

grand-chose. J'ai cru que c'était enfin terminé, qu'il allait me laisser tranquille. Je me trompais, bien sûr. Un soir, il a cogné du poing sur la table en hurlant que ça ne pouvait pas durer. Que le pensionnat coûtait trop cher, qu'il fallait que je revienne étudier ici. Alors maman a piqué sa crise. Elle en avait sa claque de tout ce bordel. Elle a juré qu'un de ces jours elle allait tout raconter et peut-être même foutre le camp. « Raconter tout quoi ? » j'ai demandé. Je me suis pris une mandale. On m'a prié de ne pas me mêler de ce qui ne me regardait pas. J'aurais pu rire de l'ironie de ces paroles. Je n'avais pas le cœur à le faire.

Évidemment, maman n'a jamais rien dit à personne. Elle est restée là, docile, soumise, muette. Est-ce qu'elle aimait papa ? Est-ce qu'elle craignait d'être accusée de complicité en le dénonçant ? Est-ce qu'il la menaçait ? Je n'en ai jamais rien su.

Le soir même, papa revenait dans ma chambre. Les voix aussi.

L'été s'est traîné au ralenti avant que septembre ne me libère de nouveau. Je suis montée dans le train avec d'autres cahiers neufs et mon uniforme un peu usé, un peu trop petit. Pas les moyens d'en acheter un nouveau. J'avais quinze ans et j'allais apprendre à devenir coiffeuse. C'était ça ou esthéticienne. Mais j'ai toujours préféré le découpage au coloriage. J'avais quinze ans et maman affirmait que j'étais en

âge d'apprendre un métier. « C'est la meilleure chose à faire si tu ne veux pas perdre ton temps à étudier des choses qui ne servent à rien dans la vie ». Elle disait que le travail, c'était la liberté.

Quelle saveur pouvait bien avoir la liberté ? Là était ma question.

Aujourd'hui, je gagne ma vie en coupant les cheveux des hommes. Il m'en passe des tas entre les mains. Ce qui me plaît le plus, je crois, c'est de manier les ciseaux et les rasoirs. Avoir les armes en main, c'est peut-être ça, la liberté.

Franck

L'immeuble vibre de cet étrange désordre millimétré. Une ruche de laquelle un essaim s'apprête à s'envoler pour butiner. Je viens d'arriver, ils vont partir, courir pour accomplir leur tâche quotidienne. Comme chaque matin, j'attends le retour du silence pour grappiller quelques heures de sommeil. Cette nuit encore, j'ai bossé à ne pas foutre grand-chose.

Gardien de nuit dans un cimetière, ce n'est pas le job le plus animé qui existe. Marcher de long en large dans les allées avec ma torche. Braquer l'auréole de lumière sur un chat en cavale. Écouter le gravier rouler sous mes pieds et le craquement des os sous les pierres tombales. Les morts ne sont pas bavards. Faut dire, je ne leur pose pas trop de questions. Quelques mômes sont venus fumer des joints sur une sépulture. Celle d'un aïeul, d'un soldat inconnu ou d'un poète, va savoir ! Je les ai salués en passant. Ils n'ont

pas répondu. Peut-être que, coincés dans leur trip, ils m'ont confondu avec un fantôme. Ils ne faisaient rien de mal.

Une petite réunion entre gosses à peine rebelles à la recherche d'un coin où respirer un frisson de liberté. Un coin où on ne les ferait pas chier. Je ne les ai pas fait chier. Ça gênait qui, au juste, qu'ils aspirent quelques grammes de brouillard, histoire de camoufler un monde pas facile à piger ? Pas moi, c'est certain. Je les ai observés de loin. La petite braise orange tournait dans la pénombre d'une bouche à l'autre. Ils sont repartis bien avant les premières lueurs de l'aube, comme s'ils avaient déjà compris qu'on ne peut pas planer éternellement. À un moment, il faut choisir son camp. Parmi les morts ou les vivants. Un avenir les attendait quelque part.

Avec des parents exigeants, des profs désabusés et des règles absurdes. Un avenir qui les effrayait, mais qui n'avait pas encore perdu tous ses attraits, toutes ses couleurs. Je pouvais bien leur foutre la paix, au moins pour quelques heures.

L'avenir, ils le découvriront un jour, ce n'est que de la poudre aux yeux, un mirage, une chimère. On s'en rend compte trop tard. Le mien devient flou dès que j'essaie de le dessiner. Il y a beaucoup trop de données incontrôlables. Prévoir, ou lire dans le marc de café, c'est du pareil au même. Les prévisions ne sont que foutaises. Le passé, c'est différent. Même mort et enterré, il te poursuit, poisseux, planqué dans le creux de chaque cicatrice. Quand je fais mine

d'ignorer le mien, il revient me cogner, me piétiner, me cracher dessus. Alors je cours me planquer dans les bras du présent qui n'est pas toujours d'humeur à me réconforter. Faut dire, je ne suis pas doué pour tisser des liens avec l'instant. Le quotidien est trop abstrait pour être honnête. J'essaie quand même de m'en faire un ami. Je reste là, m'accroche à la margelle de choses tangibles. Le bruit des moteurs dans la rue, les aiguilles qui tournent sur la pendule de ma cuisine. Immobile. J'attends. Je n'attends rien. Un moyen comme un autre d'éviter la déception.

Dehors le ciel est blanc et plat. Je mets quelques bières au frigo, histoire de faire savoir à mon corps qu'il aura sa dose. Plus tard. Après quelques heures de sommeil. Après un café et des biscottes tartinées de silence. Les choses peuvent être simples quand on s'en donne la peine. Je tente de m'en convaincre. Un jour après l'autre. Rien à foutre d'où cela me mènera. Un matin après l'autre, rentrer à l'heure où les gens sortent. Je termine quand ils commencent, je dors quand ils veillent. Faire les choses à l'envers, c'est sans doute le seul talent que je possède.

Quand je n'arrive pas à m'endormir, j'écoute ma respiration et le bruit de mon cœur. Je me dis que tout va bien. Je me répète plusieurs fois de suite que tout va bien. Je n'ai pas froid ni chaud. Pas faim ni soif. Je sais que mes problèmes ne sont pas de vrais problèmes, seulement des petites douleurs que parfois, sans doute,

j'invente. Je me dis que l'humanité pourrait être divisée en deux groupes : ceux qui souffrent et ceux qui se font croire qu'ils souffrent. Je me dis que si un mec se pointait avec l'air suffisamment sûr de lui en affirmant connaître précisément la recette du bonheur, un bon paquet de gens pas vraiment malheureux seraient prêts à le vénérer comme un dieu. J'ai parfaitement conscience de tout ça. Mais la conscience, on l'utilise comment ? À quelle posologie ? J'ai pas encore trouvé, pas réussi à la poser comme un rempart pour lutter contre cette chose sans nom qui ronge l'intérieur de ma tête. Au lieu de ça, je bois de la bière. Parfois, un pastaga bien tassé, mais ça me rappelle l'époque, là-bas, quand je picolais dans le dos de maman, alors que j'avais à peine trois poils au menton.

Ça me colle le bourdon. Je repasse à la bière. Je suis bien une heure ou deux, puis la chose sans nom se remet à ronger. Je sens ses dents creuser l'os de mon crâne, foutre le bordel dans mes pensées. Alors je m'en décapsule une autre en surveillant l'heure, histoire d'avoir pu décuver un minimum avant de partir au boulot. Tous les jours, c'est pareil. Paraît que c'est de l'alcoolisme. Pourtant, je suis rarement ivre. Juste vaguement détendu. Un poil plus distant. Plus léger, comme si les bulles me maintenaient en lévitation à quelques centimètres au-dessus du carrelage froid de la réalité.

Je décapsule la première canette vers quatorze heures. Parfois, je gobe un ou deux cachets avec.

Ceux que le médecin m'a prescrits. Selon lui, mes angoisses – je n'avais pas parlé d'angoisses – étaient liées au décalage entre mes horaires de travail et mon rythme circadien.

Pourquoi pas. C'est lui le doc. Il a tenté de m'expliquer. *C'est bon, je sais ce que circadien signifie ! J'ai fait des études, mec.* Tout ce que je lui demandais, c'est qu'il me file un truc pour me détendre sans avoir à picoler. Manque de bol, je me suis rapidement mis à faire les deux. Alors je suis retourné le voir pour une nouvelle ordonnance. Il a froncé les sourcils en grognant « Faudrait pas que ça dure, ce n'est pas le genre de traitement que l'on prend sur le long terme. Si c'est une dépression, il faudra envisager autre chose. » Dépression, mon cul ! Je suis pas malade.

Je sais qu'il ne m'en prescrira plus, alors j'y vais mollo, j'économise ma petite réserve de cachetons. Les mauvais jours, j'en avale un avec la première bière, puis je m'affale comme un chien repu. Les mauvais jours, je voudrais être un chien. Je me demande à quoi rêvent les chiens qui dorment devant les portes. À quoi pensent les chiens qui reniflent le cul des autres chiens. Je me demande si en faisant un effort de concentration intense je pourrais devenir un chien, moi aussi. Un animal docile et con. Ne plus réfléchir à demain ni au lendemain de demain. Oublier les choses obscènes qui déchirent le ventre du monde. J'aimerais que plus rien ne coule, ni sang ni larmes. À peine quelques giclées de pisse pour délimiter son territoire. À chacun sa petite paix. Il

faudrait garder le reste pur. Un beau lopin de terre où on sèmerait nos rêves sans peur, sans honte.

C'est une saloperie de poison, la honte. Un sentiment poisseux qui se diffuse en toi, parfois sans raison valable. Comme si la crasse se trouvait dans l'œil de celui qui t'observe.

Ils me hantent encore, les regards de maman. Cette manière qu'ils avaient de m'enfler de culpabilité jusque dans le corps caverneux de mon innocence.

Le souvenir aiguisé d'un samedi particulier me revient parfois. L'odeur de la poudre de *Cif* et de la bombe de cire. Tous les samedis, maman enfilait sa vieille blouse à fleurs et récurait frénétiquement le moindre recoin de l'appartement. Si elle avait pu me nettoyer avec autant d'ardeur, sûr qu'elle n'aurait pas hésité une seconde.

Tous les samedis, c'était le même cirque. Le reste du temps, elle bossait pour gagner de quoi me nourrir, me vêtir, me loger, m'éduquer. Elle n'avait pas la vie facile, j'en ai conscience. Elle n'arrêtait pas de me le rappeler, d'ailleurs. Elle travaillait dur et, chaque jour, la crasse s'accumulait en son absence. Maman la voyait se déposer. La poussière et les traces de doigts.

Des miettes, des tâches de gras, des fautes, partout. Sur le sol et les meubles, sous le lit, sur l'émail de la baignoire, sur ma peau, dans mon âme. J'étais en perdition. Aucun *Cif* ne parviendrait à me sauver. Maman récurait, épongeait, époussetait, secouait,

cognait. Pour la maison, ça allait. Mais serait-elle capable de me rendre aussi pur qu'elle le souhaitait ?

En grandissant, je me suis mis à profiter de sa frénésie ménagère pour m'enfermer dans la salle de bain. Ce n'était pas par sournoiserie, je ne faisais rien de mal. Je voulais juste me laver seul, sans avoir à subir la douche froide de son regard au travers du rideau de plastique. Mais ce fameux samedi, elle a fini par repérer mon petit manège. Quand j'ai fermé le robinet, j'ai pigé. Il y avait trop de silence entre les murs. Elle m'attendait. Je la devinais, guettant au travers de la porte. « Encore à faire tes petits coups en douce » elle couinerait en me traitant d'ordure. Je la sentais là, dans le couloir, prisonnière des deux tours de verrou que j'avais mis entre nous. Mes jambes ont commencé à trembler. Une peur irraisonnée. J'avais presque treize ans. Je savais qu'elle ne me tuerait pas. Elle n'allait jamais au-delà de certaines blessures. Mais la crainte me vrillait le ventre comme une douleur de chiasse. L'attente du premier cri, du premier coup. La métamorphose de maman. Cette peau de monstre qu'elle enfilait quand son impuissance à maîtriser totalement ma vie la rendait ivre de rage. Dans ces moments-là, je me figeais, sauf pour les hochements de tête. Quand je n'en pouvais plus des coups, j'ânonnais, *oui maman*, suffisamment de fois. Je récitais les paroles qu'elle voulait entendre. Alors elle se calmait. Elle finissait toujours par se calmer. Puis elle me cajolait, demandait pardon, promettait que plus jamais. Plus jamais. Jamais elle ne tenait promesse.

Ç'avait toujours été ainsi. Je n'espérais même pas que ça change.

Les crises se suivaient. Souvent pour des broutilles. Une mauvaise note en dictée, des billes volées, les croûtes sur mes genoux, les tresses de Pamela que je dessinais le soir avant d'aller dormir. Les raisons invoquées n'étaient sans doute que prétextes. Maman bombe à retardement. Barre à mine. Elle hurlait et cognait. Elle empoignait mes cheveux, comme si avec ce geste elle avait pu extraire tout ce que contenait ma tête. Elle voulait voir mes pensées, mon âme et mes sentiments nus. Elle arrachait, écorchait, dépeçait. Exigeait que chaque détail lui soit dévoilé. Mais tout le monde a besoin de secret ! C'est le seul moyen de laisser l'esprit respirer. On ne peut pas livrer entièrement ce qui se passe en nous. Ce serait indécent.

Maman ne comprenait pas, et moi non plus à l'époque. Je n'étais qu'un môme. Je faisais de mon mieux pour la satisfaire. Parfois je ne savais plus quoi dire, ni quoi taire. Tout se mélangeait, mes idées se brouillaient. J'oubliais qui j'étais, je veux dire, qui j'étais réellement. Je devenais maman. Je devenais personne. Je n'osais pas penser, de peur qu'elle puisse entendre ce qui se passait à l'intérieur de moi. Alors, pour camoufler, je récitais des passages de livres avant de m'endormir. J'épelais mentalement les mots au lieu de les lire. Je comptais tout, tout le temps, mes doigts, mes pas, les nouilles dans mon assiette. Même la nuit, je craignais de rêver trop fort. Je ne voulais plus dormir, je ne voulais plus me réveiller.

Je me demandais parfois si, quand je serais mort, maman continuerait de chercher, de creuser dans mon âme sans corps autour. Il n'y avait pas d'issue.

Quand j'ai ouvert la porte de la salle de bain ce samedi-là, elle attendait, les poings serrés autour du manche de son balai à franges. Elle m'a regardé de la tête aux pieds avec un mélange de mépris et de dégoût. Je ne portais qu'une serviette autour des hanches et mes cheveux ruisselaient sur mon front. Je sentais la honte enfler sans même savoir pourquoi. J'ai frissonné, maman s'est approchée, ses yeux plantés dans les miens. À cette époque, elle me dépassait encore de quelques centimètres.

« Alors, tu t'es bien amusé ? »

Elle a grimacé un sourire mauvais puis a lâché le balai. Par réflexe j'ai levé une main pour parer le coup. Elle a stoppé son geste, m'a attrapé le poignet, soulevant mon bras encore plus haut.

« C'est depuis que tu as des poils là-dessous ? C'est depuis que tu as des poils que tu fais toutes ces cochonneries ? Pauvre imbécile ! Tu crois que les poils font de toi un homme ? Tu crois que je vais te laisser te transformer en monstre sans réagir ? »

Elle a relâché mon bras. Nous nous sommes dévisagés en silence. Elle attendait que je baisse les yeux, que je pleure, que j'avoue, que je m'excuse. Malgré la peur, je suis resté immobile et silencieux pour la première fois. Je grandissais. En tout cas, j'essayais. La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le

bœuf. Maman m'a collé une gifle gantée de caoutchouc rose. Ma tempe a heurté le montant de la porte. J'ai vu quelques étoiles, puis le paysage s'est redessiné. Elle a soupiré. « Tout à l'heure, nous aurons une petite discussion ». Elle a repris son balai à franges, s'est éloignée, et je savais qu'une fois de plus elle me parlerait de sexe sans prononcer le mot. Elle multiplierait les sous-entendus, les accusations, les menaces. Elle parlerait de l'enfer, ne reculerait devant rien pour me terroriser. J'avais beau feindre l'indifférence, ricaner intérieurement, sa technique était diablement efficace. À chaque érection la nausée me prenait. Et les sueurs froides, la terreur. Chaque fois que je ne pouvais pas résister, je me branlais en chialant, je jouissais en implorant un pardon divin. Le poison de la honte infusait en moi. Il enflait au même rythme que ma bite, et maman flairait. Elle devinait l'odeur emprisonnée dans les mouchoirs, collée à mes slips et mes pyjamas. Elle reconnaissait les effluves de foutre juvénile dans la pénombre ouateuse de ma minuscule chambre. Alors, elle m'attrapait par la nuque, me traînait dans le couloir. Elle empoignait mes cheveux, me cognait la tête contre le mur, jusqu'à ce que la peinture s'écaille ou qu'elle sente mon corps s'affaler. Je n'opposais aucune résistance. Elle disait qu'elle saurait faire sortir le diable de mon corps et je ne doutais pas une seconde qu'elle finisse par y parvenir.

Aux chiottes, la honte ! Ras le bol du passé.

Je tire les volets pour transformer le jour en nuit artificielle et m'écroule sur le lit. En sueur, encore habillé, je ferme les yeux. Position fœtale. Oublier. Oublier tout, sauf les bières qui m'attendent au frigo, fidèles. À chacun les supporters qu'il mérite.